NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

58 Nº 1 1931

Sainteté de chrétiens. Sainteté de membres

Émile MERSCH (s.j.)

p. 5 - 20

https://www.nrt.be/es/articulos/saintete-de-chretiens-saintete-de-membres-3406

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Sainteté de chrétiens
Sainteté de membres

Un chrétien est un membre du Christ : c'est là le résumé du Christianisme.

Un chrétien doit agir comme un membre du Christ : c'est là le résumé de l'ascétique chrétienne et le code de toute sainteté.

Or, être membre du Christ comporte deux aspects, deux rattachements. D'abord, le rattachement au Christ; car le membre doit tenir à la tête. Ensuite, le rattachement à tous les chrétiens, car le membre doit tenir à tout le corps. Ces deux rattachements, d'ailleurs, n'en font qu'un : pour un membre, tenir au chef, ou tenir aux autres membres, c'est la même insertion, celle qui fait vivre. *Multi unum corpus in Christo, singuli autem alter alterius membra* (*Rom.* 12, 5; I *Cor.* 12, 14).

La sainteté chrétienne, en conséquence, puisqu'elle consiste à agir en membre du Christ, consiste à agir dans le même double rattachement. Rattachement au Christ d'abord : toutes nos vertus ne peuvent être qu'un écoulement, un influx venant du chef. Rattachement aux membres ensuite : toutes nos vertus ne peuvent être qu'un élément, une partie, un membre en quelque sorte, dans la seule sainteté qui soit totale, la sainteté de tout le corps mystique.

Ces deux rattachements n'en faisant qu'un, comme nous venons de le dire, parler de l'un, c'est parler de l'autre. Chacun, cependant,

est un aspect différent de la même réalité, et, pour connaître pleinement cette réalité, il est bon de les regarder chacun à part. En ces pages, nous ne voulons parler que du second de ces deux rattachements; c'est-à-dire de la nécessité où se trouve chaque sainteté chrétienne, par essence, de se raccorder aux autres saintetés, et du caractère insuffisant, inachevé, partiel, qu'elle présente, en conséquence, aussi longtemps qu'en elle on ne voit qu'elle.

Inachèvement, disons-nous. Non pas que la sainteté chrétienne ne transforme qu'un morceau de notre être, en laissant le reste païen. Non : *in renatis, nihil odit Deus*, enseigne le Concile de Trente *(session* 5, *canon* 5) : rien en nous qui, au baptême, ne soit divinisé. Non pas davantage que nous, dans nos efforts, nous ne devions nous attacher qu'à quelques vertus, en n'ayant aucun souci du reste. D'abord, parce que, psychologiquement et logiquement, l'entreprise serait contradictoire : on déferait d'une main ce qu'on construirait de l'autre. Ensuite, parce que, au point de vue moral et théologique, c'est de tout notre cœur qu'il faut aimer et servir Dieu. Ne pas faire régner Dieu dans une partie de nos vouloirs, de nos préoccupations, de nos sentiments reviendrait à dire que la grâce ne doit pas envahir tout notre être, ce qui, comme nous venons de le rappeler d'après le Concile de Trente, est contre la doctrine de la justification.

Tout en nous doit donc devenir saint. Mais, et c'est ici qu'apparaît l'inachèvement, tout doit le devenir, non à la manière d'un tout, mais à la manière d'une partie dans un tout : totale, quand on considère la nature qu'elle ennoblit, la sainteté chrétienne est partielle, quand on considère les grandeurs qu'elle donne et la place à laquelle elle fait monter, *quoniam sumus invicem membra* (*Eph.* 4, 25).

Inachèvement donc, mais inachèvement d'un ordre à part.

Inachèvement, d'abord, qui est, comme nous venons de le dire, l'inachèvement d'une totalité.

Inachèvement intrinsèque en d'autres termes. Il ne consiste

pas dans l'absence d'un complément qui aurait dû se surajouter du dehors; il réside dans la substance la plus interne de notre être surnaturel.

Inachèvement donc, mais inachèvement constitutif. Dans l'ordre surnaturel, il nous est aussi nécessaire d'être complétés par les autres, que d'être nous-mêmes. *Credo unam sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam*, dit le symbole de Nicée-Constantinople. *Unam sanctam*, les deux mots ne sont pas rapprochés par hasard : l'Église est sainte par ce qui la fait une, c'est-à-dire par le commun rattachement de tous ses membres au Christ, et elle est une par ce qui la fait sainte, car la justice même dont elle anime ses membres est, en tous, la participation de la même justice du Christ. De la même façon, les membres de l'Église sont saints par ce qui les fait uns, et ils sont un par ce qui les fait saints, car ce qui les relie les uns aux autres, c'est l'incorporation de tous au Verbe trois fois saint qui s'est incarné.

Inachèvement, en plus, qui n'est pas seulement l'inachèvement d'une totalité, mais qui va à conférer, à cette totalité, une totalité plus complète : ce qui nous rend indigents les uns des autres doit nous faire riches de tous les trésors de la divinité, car ces trésors, dans le Christ, sont donnés à la totalité du corps mystique.

Bref, inachèvement sans pareil; inachèvement surnaturel, inachèvement qui doit conférer à la sainteté chrétienne quelque chose d'unique en son genre et de tout spécial.

Et tout d'abord, peut-on conclure, pas de sainteté séparée et individualiste. Il n'y a pas, entre chaque âme et Dieu, un sentier privé et réservé, où l'on voyagerait à l'abri du prochain. Il y a, s'ouvrant devant toutes les âmes à la fois, une voie unique, et cette voie c'est le Christ. *Ego sum via*, a-t-il dit : par lui et par lui seul, on va au Père.

Sur cette voie unique, il n'y a pas de cheminements isolés : c'est la voie elle-même qui marche, et qui fait avancer ceux qui font route en elle. Le progrès de tous est un en son principe; il

demeure un dans son déploiement. Les efforts qui s'y font sont solidaires et complémentaires les uns des autres : ils rentrent les uns dans les autres. Comme une goutte d'eau dans un fleuve est charriée par toute la masse, chaque chrétien, dans son ascension vers Dieu, est soutenu, porté, entraîné par tous les autres.

Nous parlons ici, évidemment, des efforts effectués par ceux qui sont déjà membres du Christ. Mais il ne serait pas difficile de généraliser l'affirmation, et de l'étendre à tout ce qui se fait de vraiment salutaire ici-bas. Tous les hommes, en effet, sont par vocation membres du Christ; tout ce qui est bon pour la vie éternelle, en quelque manière qu'il le soit, concourt à l'incorporation des hommes dans le Christ; et partout, le Christ est le Christ de l'Église et le Christ de l'unité. On peut donc dire que tout ce qui est dans la ligne de la sainteté, et par tout ce qu'il a de saint, est dans la ligne de l'unité. Mais laissant là cette généralisation, qui compliquerait l'exposé, et que chacun, moyennant quelques précisions, peut faire aisément, nous ne parlons ici que des hommes déjà rattachés en fait au Corps mystique.

Pour eux, pas de sainteté séparée; pour eux, même, aucune action salutaire, aucun geste bon, qu'ils puissent effectuer à eux seuls.

On aurait donc tort de réclamer des chrétiens des bonnes œuvres complètes, achevées en elles-mêmes, présentables par leurs seules excellences. Pourquoi exigerait-on du membre ce qui n'est possible qu'au corps tout entier ?

Que chacun, évidemment, s'efforce d'avoir, en toutes ses œuvres, le moins de défauts possible. Ce n'est d'ailleurs qu'en mettant en elles toutes ses ressources, qu'il les fera « partielles » à la manière qu'il faut, à la manière qui répond exactement à la façon dont lui-même est partie. Mais prétendre qu'elles soient pleinement achevées, illusion : il faudrait être aveugle pour ne pas voir les lacunes qui les criblent; il faudrait être impie pour les arracher de l'unique ensemble où elles sont réalisables.

Toute action d'un membre est reprise, soutenue, impliquée

dans l'action du tout. Ainsi les bonnes actions de chrétiens : elles ne font que continuer ce que d'autres ont commencé; elles préparent ce que d'autres vont achever; en elles seules, elles n'ont ni leur beauté, ni leur explication.

Il ne faut pas se désespérer, par exemple, si on trouve dans ses actes de vertu, même les meilleurs, des déficiences et des étroitesses, des inconsciences et des défaillances. Il ne faut pas s'étonner si, souvent, on ne songe pas même à ce qu'on fait, si l'on oublie d'offrir son action avant de la commencer, si on perd de vue l'acte même que l'on pose pendant qu'on y est occupé; si l'attention même que notre travail requiert nous empêche de l'effectuer avec un esprit tendu actuellement vers Dieu. Il ne faut pas s'affliger parce que la douleur, dès qu'elle devient un peu forte, consume les énergies qui auraient servi à la changer en résignation et en offrande.

Tout cela serait désastres s'il fallait que le membre se glorifiât en lui-même. Mais tout cela est normal et excellent, si le membre ne doit se glorifier que dans le Seigneur et dans « le corps » du Seigneur.

Nos bonnes œuvres ne sont que des morceaux, par eux-mêmes inachevés et inintelligibles. Mais doivent-elles être autre chose? Chaque bloc de pierre, dans une voûte, est en lui seul, un défi à l'équilibre. Mais la singularité même de sa taille, qui, précisément le rend incapable de tenir à lui seul, n'est-elle pas ce qui fera sa solidité dans le tout, en lui permettant d'adhérer étroitement au reste?

Ainsi nos actions : leurs insuffisances et leurs excédents sont comme les excavations ou les excroissances qui, dans les membres font les jointures : elles constituent les sinuosités par lesquelles elles s'engagent les unes dans les autres. On devient distrait, malgré toute sa bonne volonté au milieu même des actions que l'on vient de commencer par Dieu; qu'importe si, à ce moment, un autre renouvelle son attention, et si l'on est un avec cet autre? On ne parvient pas à offrir à Dieu ses souffrances dès qu'elles sont intenses et accablantes; qu'importe encore, si un autre,

alors présente à Dieu, en notre nom, ce qu'il y a ici-bas de souffrance et d'action ? C'en est fait, certes, de toute suffisance orgueilleuse — mais c'est le triomphe de l'unité; c'est la communion des saints, c'est la solidarité des membres : *pro invicem sollicita sunt membra* (*I Cor.*, 12, 25). Le tout est que chacun, humblement, fasse son possible à lui, si minime soit-il ; le tout est que chacun demeure dans l'unité du Christ. Dans l'unité, tout est commun, et, en elle, chacun, n'ayant fait que sa part, a cependant fait le tout.

Pas plus qu'on ne peut l'effectuer en dehors du tout, on ne peut juger ce qu'est la sainteté chrétienne en dehors du tout. C'est donc une erreur, et une cause de sévérités injustifiées, que de considérer à part un chrétien ou une classe de chrétiens, et de trouver, alors, que l'œuvre de la grâce, en eux, a échoué. On ne voit, par exemple, que les classes ouvrières; on déclare, un peu hâtivement peut-être, que, dans l'ensemble, elles n'ont plus grand chose de chrétien. On prend les trois quarts des baptisés, et l'on prononce qu'ils ont l'esprit tout occupé de choses de ce monde, du pain qui périt et de la bagatelle. On ne voit que fort vite les scandales de toute sorte qui les ont désarçonnés, le manque d'instruction et de formation qui atténuent leur responsabilité, et l'on se demande où en est, dans leurs âmes, l'œuvre du Seigneur.

Sans doute, il y a encore beaucoup à faire pour l'apostolat, et à l'étranger, et dans nos régions. Mais là n'est pas la question. De ces âmes, ou de ces ensembles d'âmes, où l'on voit peu de christianisme, peut-on dire qu'elles ne sont presque pas chrétiennes ? A notre sens, ce serait une erreur de point de vue : on les juge à part, comme si elles étaient isolées, alors que la vie chrétienne est un rattachement. La sainteté de chaque membre de l'Église est faite de façons diverses, *in mensuram cuiusque membri* (1), par la sainteté de toute l'Église. La sainteté des foules

(1) *Eph.* 4,16, vulgate. Les meilleurs manuscrits portent *in mensuram uniuscuiusque partis*. Mais le sens est le même : il s'agit des parties du corps.

— et qui sait s'il n'est pas de la foule ? — est, dans une certaine mesure, dans la mesure où le corps du Christ est un, celle aussi des meilleurs et des plus humbles; et qui oserait dire qu'il est de ceux-là ? Pour apprécier une partie du corps, c'est tout le corps qu'il faudrait voir. Or, Dieu seul peut avoir une vue si vaste et si pénétrante.

Nous, nous n'avons pas à juger. Qu'on cherche ces déficiences pour y porter remède, c'est excellent; mais si c'est pour en arriver à mépriser ses frères, fût-ce un peu seulement, qu'on ne les cherche pas. Quand on les constate — pour autant qu'elles se laissent constater — qu'on batte sa propre coulpe, qu'on augmente son courage devant le travail qui apparaît mieux, et que, pour augmenter la sainteté, on se serre plus étroitement les uns contre les autres, dans l'unité.

Dans l'unité, c'est une autre conséquence, dans l'unité seule, on peut comprendre la sainteté. Qui la découperait, même si si c'était pour mieux examiner les morceaux, aurait détruit ce qu'il s'agit de voir.

Pour mettre ceci en lumière, le mieux est de considérer la sainteté dans son stade de plein développement, c'est-à-dire dans le ciel.

Dans le ciel, assurément, il y a des degrés de gloire différents : les uns voient Dieu plus parfaitement que les autres, d'après la grandeur de leurs mérites, affirme le Concile de Florence *(Decretum pro Graecis)*.

Mais ces degrés ne marquent pas des séparations; au contraire, ils ne font qu'indiquer les façons diverses dont chacun est uni aux autres, en étant uni au Christ.

Les saints ne sont pas comme des étoiles, qui brillent chacune de leur éclat à elle, éloignées des autres par des abîmes d'espace glacial. Ils sont un. En même temps que se révèle, éclatante, leur sainteté, se révèle aussi, éclatante, leur incorporation à tous dans le même corps. Sur la terre, on ne pouvait pas voir combien ils tenaient ensemble dans le Christ. Mais quand le Christ appa-

raîtra, alors aussi apparaîtra quelle unité il était pour tous les membres de son corps mystique.

La tentation serait donc entièrement absurde — il est vrai qu'elles le sont toutes — de considérer la sainteté comme une voie sans avenir. Les plus belles places, au ciel, sont prises, se dirait-on : personne ne sera plus mère de Dieu, ni père nourricier de Jésus, ni apôtre. Les vocations extraordinaires, qui supposent des grâces exceptionnelles et qui conduisent à des saintetés hors-ligne, sont fort rares et le commun n'y peut prétendre. Devant la masse, devant nous, les perspectives qui s'ouvrent sont banales : une sainteté de millionième ou de milliardième degré, magnifique en elle-même, assurément, mais bien mortifiante pour l'amour propre. A tout mettre au mieux, nous serons perdus, noyés, indiscernables dans l'immense troupe que personne ne peut compter. « Personne ne peut la compter (*Apoc.* 7, 9) », c'est bien cela : nous ne serons pas même un numéro.

Eh bien, oui, nous ne serons pas un numéro. Nous serons, tous, tout.

La conception qu'on vient de lire, où l'individualisme fragmente, en saintetés séparées, l'allégresse de l'unité, est aussi fausse que l'individualisme est étroit. Quand la vie est une, quand la splendeur est une, chacun la possède toute. Ainsi, dans le Christ : chacun, quand il est définitivement uni aux membres du Sauveur, jouit du bonheur de tous; chacun, à sa manière sans doute, car chaque membre a sa place, mais chacun en vérité, car le corps est un; chacun tressaille de la béatitude de tous.

Congaudent omnia membra (*I Cor.* 12, 26). Les membres ont une façon à eux de se réjouir : c'est de « se réjouir avec », de se réjouir tous ensemble. Les saints ont leur façon à eux d'exulter dans l'allégresse et dans la gloire, c'est d'exulter dans l'unité. La joie des plus grands constitue, pour une part, le bonheur des plus petits, et les plus resplendissants, loin d'éclipser les autres, font l'éclat de tous.

Or, l'unité de l'Église militante est la même que celle de l'Église

triomphante. Elle est en préparation, elle est encore imperceptible à nos yeux de chair, mais elle n'est pas moins réelle.

Il faut donc conclure que la vie de grâce, encore qu'elle ait, certes, ses degrés, a aussi son unité : nous ne vivons que d'unité : l'unité du Christ.

En conséquence, s'il est vrai que chacun reçoit en propre la grâce qui le sanctifie lui, il n'est pas vrai qu'il la reçoive en séparation des autres; car, tout ce qu'on en reçoit, on le reçoit par l'incorporation dans le Christ, et l'incorporation au Christ est, identiquement, l'incorporation à tous les membres du Christ.

La grâce n'est donc pas matière à dispute ni à jalousie. Celui qui a reçu moins — que peut-il en savoir d'ailleurs ? — ne peut pas s'affliger que d'autres aient reçu davantage. Même pour lui, il est bon que d'autres soient plus favorisés que lui, parce que ce qui leur est donné à eux lui est aussi donné à lui. Dans l'unité du corps, dans l'indivis de l'amour, même ceux qui reçoivent le moins ont reçu le tout.

Mystère de la grâce, mystère de différence et d'inégalité, et mystère cependant d'égalité et d'unité, c'est le mystère de la vie chrétienne.

Ce mystère, ceux qui ont abandonné la vie chrétienne et l'unité du Christ, ne peuvent plus le comprendre. Les protestants, par exemple, parlent sans doute, eux aussi, d'une sainteté unique, d'une sainteté égale en tous les membres du Christ. C'est la sainteté même du Sauveur, expliquent-ils, qui est imputée à tous les fidèles et qui recouvre en tous, de son innocence à lui, toujours la même, leur misère à eux, toujours lamentable! Ils disent cela. Mais qu'on y regarde bien : cette sainteté, qui se superpose à notre malice, ne nous fait pas saints nous-mêmes, et l'on ne peut pas dire que les saintetés des membres soient vraiment toutes égales, parce qu'on ne peut pas dire que les membres soient vraiment saints en eux-mêmes.

Tout autre est la doctrine catholique. Il ne s'agit pas ici d'une sainteté également extérieure à tous. Tous, enseigne l'Église,

sont sanctifiés en eux-mêmes; tous le sont, à leur degré et à leur manière : chaque membre est placé dans le corps comme Dieu a voulu (*I Cor.* 12, 18); mais tous le sont par une sainteté qui demeure une dans sa source et qui fait donc l'unité de tous dans son déploiement; car les membres du corps, tout nombreux qu'ils soient, ne sont qu'un seul corps (*I Cor.* 12, 12).

Cette synthèse d'égalité et de différence, Saint Jean Chrysostome l'expliquait déjà à ses fidèles (1).

« Les membres, disait-il, ne diffèrent pas les uns des autres par la nature, ni par la vie, mais par les dispositions de leurs places. « Maintenant, en effet, dit Paul, Dieu a placé les membres, chacun d'eux est dans le corps, de la façon que Dieu a voulu (*I Cor.*, 12, 18) ». Il dit fort bien « chacun des membres » pour montrer, que tous ont leur fonction. On ne peut pas dire, en effet, qu'il a placé l'un et pas l'autre; chacun, au contraire, se trouve situé comme il l'a voulu. De la sorte, il est bon pour le pied d'être placé comme il l'est, et non pas seulement pour la tête : s'il changeait de position, s'il abandonnait sa place pour en prendre une autre, même s'il paraissait avoir gagné au changement, il aurait perdu le tout et le voilà qui se décomposerait : il n'aurait plus sa propre situation et il n'arriverait pas à une autre.

« Si tous les membres étaient un seul membre, où serait le corps ? Mais maintenant il y a beaucoup de membres et un seul corps (*ibid.* 19, 20) » ...Voyez donc comment Paul discute et comment il l'emporte. Ce qui leur faisait croire qu'ils n'étaient pas tous de dignité égale, c'est-à-dire les grandes différences qu'ils remarquaient entre eux, cela même lui sert à montrer qu'ils sont, et en cela même, d'une égale dignité. Comment ? Je vais vous le dire. « Si tous les membres, explique-t-il, étaient un seul membre, où serait le corps ? » Voici ce qu'il veut dire. S'il n'y avait pas entre vous de grandes différences, vous ne seriez pas un corps; et si vous n'étiez pas un corps, vous ne seriez pas une seule et unique chose entre vous; si vous n'étiez pas une seule et unique

(1) *In Cor. Hom.* 30. P. G. 61, 251 et 252.

chose, vous n'auriez pas tous une même dignité. Si donc, tous, vous aviez la même dignité, vous ne seriez pas un corps; si vous n'étiez pas un corps, vous ne seriez pas un; si vous n'étiez pas un, comment seriez-vous d'égale dignité? Mais maintenant, parce que vous n'avez pas tous les mêmes dons, à cause de cela, vous êtes un corps; étant un corps, vous êtes une seule et même chose, et vous ne différez en rien les uns des autres, en tant que vous êtes du corps. C'est donc la grande différence qui est entre vous, qui engendre l'égalité. Aussi l'apôtre peut-il continuer : « Maintenant, vous êtes beaucoup de membres, mais un seul corps ». Songeant à ces choses, nous aussi, rejetons toute jalousie, n'envions pas ceux qui ont des grâces plus grandes que les nôtres, ne méprisons pas ceux qui en ont reçu de plus petites. Ainsi Dieu a disposé les choses. »

Dieu a ainsi disposé les choses, et cette disposition qu'il a prise est un enseignement qu'il nous donne.

Il nous donne, comme sainteté surnaturelle, une sainteté de partie. Donc l'ascétique chrétienne est une ascétique de partie.

Non pas, bien entendu, qu'elle néglige les individus. De quoi s'occuperait-elle? Il n'y a pas autre chose dans l'humanité ni dans le corps mystique du Christ. Elle contient donc, et presque exclusivement même, des règles concernant les individus : moyens de se former le caractère, règles d'examen particulier, tactique contre les défauts, etc. Seulement, ces règles, elle les donne dans un esprit catholique; parce que le but qu'elle leur assigne est de former, non pas seulement un parfait honnête homme, mais un chrétien uni aux autres chrétiens dans l'unique corps du Christ.

Dans une ascétique purement individualiste, la disposition fondamentale serait l'aspiration vers l'excellence morale personnelle, le désir de se perfectionner soi-même. Désir fort louable, incontestablement, désir même qui, s'il est bien conçu, est le stimulant nécessaire de tout progrès; mais désir qu'il est trop facile, malheureusement, de mal comprendre. Pour nos esprits

portés à la suffisance, il devient vite, et sans qu'on s'en aperçoive, un appel à je ne sais quelle ambition spirituelle, un masque qui recouvre, sous des apparences dévotes, des réserves de vanité, d'égoïsme, de sécheresse d'âme, d'opiniâtreté. Puis, et ceci est le principal, à des chrétiens que Dieu veut sanctifier en union avec tout le genre humain, il ne dit pas l'essentiel.

L'essentiel, pour des membres, est d'être uni à tous les autres membres; la vertu chrétienne essentielle est donc la vertu qui unit à tous les membres du Christ, c'est-à-dire, la charité.

La charité, peut-on dire, est, dans la vie surnaturelle, ce qu'est, dans la vie en général, l'instinct de conservation. Pour tout vivant, la fonction primordiale est la sourde tendance qui l'unit à lui-même, la cohésion, si l'on peut dire, la solidité par laquelle il se cramponne à sa propre existence. Or, dans l'ordre surnaturel, notre être à nous, notre seul être total et complet, est le corps entier du Christ. Notre premier devoir, la condition première de notre vie, est donc d'adhérer, et de toutes nos forces, à ce corps tout entier, c'est-à-dire d'avoir la charité.

La seule vie que nous vivions est la vie universelle de tout cet organisme; il faut donc que nous en arrivions à sentir, à désirer, à vouloir, en parties et en membres, dans l'immensité du tout. Or, c'est la charité qui opère cette bienheureuse transposition. C'est donc elle qui nous adapte au réel, au splendide réel qui est le nôtre. Loin de nous égarer en un pays de mirage, loin de nous absorber en vaines tendresses, elle, et elle seule, nous rend soucieux de la seule tâche qui soit à accomplir et qui est le salut du genre humain.

Si étonnante qu'elle puisse paraître, la formule est rigoureusement vraie. Si l'on ne peut se passer, pour progresser dans la vertu, de connaître son défaut dominant; on ne peut se passer non plus de quelques notions sur l'apostolat missionnaire. L'un, aussi bien que l'autre, détermine en quelles dispositions nous avons à travailler en nous-mêmes.

Est-ce à dire qu'il faille d'emblée et à corps perdu se jeter dans les œuvres, quitte à négliger sa propre sanctification? En aucune

manière; le tout ne grandit que si les parties se développent; pour que l'Église entière gagne en sainteté, il faut que chaque chrétien s'efforce de se sanctifier lui-même.

Ce n'est donc pas l'hérésie des œuvres que l'on propose ici. A vrai dire, il n'est pas même question des œuvres. Nous ne parlons que du motif qui fait entreprendre toutes les œuvres, de cette chose intérieure et invisible qui est à la source de toute l'action chrétienne, et nous disons, ou plutôt toute l'Église, après Jésus-Christ, déclare que cette chose doit être l'amour, l'amour de Dieu et du prochain, l'amour de Dieu dans le prochain.

Les œuvres — dans le sens où nous l'entendons ici, car nous ne sommes pas protestants — les œuvres ne sont pas nécessaires. Souvent même, la Providence se charge de montrer qu'elle peut s'en passer, en suscitant ou en permettant des contretemps qui les rendent impossibles. Mais ce qui est indispensable, c'est la charité qui y pousse. Si celle-ci venait à manquer, le sel se serait affadi, et qu'est-ce qui maintiendrait dans l'Église l'ardeur au travail apostolique?

Evidemment, si la charité est sincère, elle se traduira en œuvres: un amour qui n'agit point, alors qu'il pourrait agir, est un mensonge. Mais cette action extérieure, si elle donne son expression extérieure et comme un corps et une ferveur nouvelle à la charité, emprunte cependant toute sa force à la charité. En définitive, la charité est tout, c'est elle qui convertit, qui se dévoue, qui sanctifie, et, si le reste est utile, c'est que le reste doit venir d'elle.

Après la charité, et tout à côté d'elle, il faut mentionner une autre vertu, nécessaire elle aussi à ceux qui sont membres : nous voulons dire l'obéissance.

La charité nous fait aimer à la manière d'un membre; l'obéissance, elle, nous fait vouloir à la manière d'un membre. Toutes deux, par conséquent, à des points de vue différents, mais bien voisins, nous donnent l'attitude de parties rattachées à leur tout :

l'une en nous coordonnant aux autres parties, et c'est la charité, l'autre, en nous subordonnant à l'ensemble des autres parties, et c'est l'obéissance.

Déjà dans un article précédent, nous avons eu l'occasion de traiter de l'obéissance. Nous parlions alors de l'ordre surnaturel considéré en son principe premier, et nous disions que l'obéissance est la vertu qui nous fait vouloir en union avec ce principe premier et qui nous permet, par cette union, de vouloir efficacement des choses divines.

Maintenant, nous envisageons l'ordre surnaturel, non plus en son origine, mais en lui-même, non plus en Dieu qui le donne, mais dans l'humanité où il prend son déploiement. Et ce que nous voudrions montrer, c'est que l'obéissance, à ce point de vue nouveau, remplit encore un rôle analogue. Elle nous fait vouloir à la manière qui nous convient, c'est-à-dire, non plus formellement à la manière d'un membre uni au chef, mais à la manière d'un membre uni à tous les autres membres. Elle nous donne de « vouloir avec », non plus formellement avec Dieu, mais avec le genre humain régénéré. Elle nous permet, par cette union, d'opérer, non plus formellement des œuvres divines, mais des œuvres catholiques.

Ou plutôt, puisque l'obéissance fait précisément l'unité dans la charité, ce qu'elle permet d'opérer, ce n'est pas tant beaucoup d'œuvres qu'une seule, mais une œuvre commune et catholique, le salut de tout le genre humain dans le Christ.

C'est que la sanctification d'un chrétien n'est pas une chose purement individuelle. A vrai dire, il y a rien de purement individuel dans l'Église : dans un organisme vivant, entre ce qui concerne la partie et ce qui concerne le tout, il ne peut y avoir de distinction adéquate.

Comme nous l'avons expliqué, les bonnes œuvres les plus personnelles d'un chrétien doivent s'achever dans celles des autres; ce sont le besoin et les forces du tout qui déterminent à chaque membre sa physionomie, son travail, ses ressources. Les uns doivent prier pour tous, les autres doivent être charitables

pour tous, les autres enseigner ou évangéliser, ou soigner les malades ou chanter l'office divin, et toujours pour tous, au nom de tous les membres. Comment savoir, de notre point de vue à nous seuls, ce qui ne peut se décider que du point de vue de l'ensemble?

Ah! s'il ne s'agissait, pour chacun, que de récurer ses vertus, à la rigueur, pourrait-il se croire compétent. Il ne le serait pas, bien entendu; car qui sait et la perfection surnaturelle que Dieu veut déposer en son âme et les profondeurs de son âme, où Dieu veut la déposer? Mais, au moins, son illusion pourrait-elle se comprendre.

Tandis que, devant l'œuvre immense, où Dieu veut sanctifier tous les hommes, et tous ensemble, et tous les uns par les autres, et tous, même, par toutes les démarches de tous les autres, qui pourrait se croire à la hauteur? Pour n'y pas tâtonner à l'aveugle, il faut s'y laisser conduire, il faut obéir.

L'obéissance, comme on voit, apparaît ici comme la dépendance des membres vis à-vis de l'ensemble. Aspect secondaire, certes; en premier lieu, elle est la soumission à l'autorité qui tient la place de Dieu. Mais cet aspect, tout secondaire qu'il est, est intéressant : il montre ce qu'il y a d'universaliste, de catholique, dans l'obéissance.

Il montre aussi, dans les supérieurs auxquels on obéit, une fonction, secondaire elle aussi assurément, mais importante. Il les fait voir, non plus comme vicaires de Dieu et de son Christ; cela, ils le sont en ordre principal; mais comme représentants de l'organisme surnaturel qu'est l'Église; ou, si l'on veut, comme représentants du Christ, non pas formellement en tant qu'il est Dieu, mais en tant qu'il est l'unité de son Église et la source de vie pour toute la chrétienté. Leur obéir, ce n'est donc pas seulement obéir à Dieu, c'est aussi obéir à l'œuvre de Dieu, à la grâce qui travaille l'humanité — ce qui, d'ailleurs, finit par revenir au même.

Il montre encore que l'obéissance est indispensable, à un titre

spécial, aux actifs et aux entreprenants. Ce sont les rouages qui travaillent le plus qui doivent être le mieux ajustés au reste, ce sont les prêtres, les missionnaires, les apôtres, qui doivent être le plus étroitement rattachés, le plus exactement assujettis à l'œuvre à laquelle ils veulent se consacrer plus entièrement.

Il montre enfin, ce que nous avons fait voir ailleurs déjà, mais sous un autre angle, quelle chose splendide est l'obéissance. Elle consiste, non pas à vouloir peu ou à vouloir moins, mais à « vouloir avec », à vouloir avec toute l'humanité régénérée, à vouloir, par conséquent, d'une façon éperdument et surnaturellement humaine.

L'obéissance est donc toute semblable à la charité, et elle ne se pratique bien qu'en esprit de charité. Comme la charité, elle est une vertu « extatique », une vertu qui nous fait sortir de nous-mêmes, et qui nous permet l'évasion hors de nos limites et de nos impuissances. Comme la charité, elle est une vertu « unitive », une vertu qui nous rattache à Dieu et à l'humanité, une vertu qui fait de notre vouloir et de tous les vouloirs humains, un seul vouloir, dans l'unité du Christ mystique.

É. MERSCH, S. I.